

## Ni hommes, ni animaux : les théranthropes, un aliment pour l'esprit ?

Jean-Loïc Le Quellec

### Résumé

Les spécialistes d'art rupestre appellent « théranthropes » toutes les images qui représentent des êtres mi-humains mi-animaux, avec le plus souvent un corps d'homme et une tête animale. Il est rarement possible de décider de la nature exacte de ces êtres, qui font donc l'objet d'interprétations diverses : hommes masqués participant à quelque cérémonie, divinités ou héros surréels, ou encore chamanes en train de se transformer en animal — selon une théorie fort à la mode depuis quelques années. Le problème est que ces « lectures » sont bien souvent faites sans tenir compte du contexte, et qu'en l'absence de tout autre témoignage des peintres ou graveurs préhistoriques — particulièrement en l'absence de textes écrits ou oraux — il est impossible de prouver qu'elles sont vraies, et tout aussi impossible de montrer qu'elles sont fausses.

Pour tenter d'avancer sur ce point, l'exemple examiné ici sera emprunté aux riches arts rupestres du Sahara néolithique, plus particulièrement à celui d'un vaste plateau du désert libyen, le Messak. Là, sur les bords de falaises bordant les rivières permanentes ou semi-permanentes qui coulaient en cette région il y a cinq à six mille ans environ, des dizaines de milliers de gravures ornent les rochers, en plein air, et témoignent de la vie passée. Grâce à ces figures, souvent d'une haute qualité artistique, il est possible de reconstituer une grande partie de l'environnement néolithique dans lequel la « civilisation du Messak » se déploya, avant d'être laminée par la désertification, qui atteignit son degré actuel il y a quelque quatre mille ans.

La thématique des gravures est en grande partie animalière, et la faune sauvage représentée permet d'avoir une idée du climat et des conditions générales de l'époque, puisque y figurent en abondance éléphants, rhinocéros, hippopotames, crocodiles, girafes... c'est-à-dire autant de représentants de la grande faune africaine qui ne peuvent plus survivre, de nos jours, qu'à plusieurs centaines de kilomètres plus au sud.

La faune domestique représentée montre que nous avons affaire à des pasteurs de bovinés, plusieurs fois montrés en train de s'affairer autour de leur bétail. Les bovins sont montrés en compagnie d'hommes ou de femmes qui les nourrissent ou qui attachent leur barda dans leurs cornes pour transporter le campement. Des chiens domestiques s'affairent parfois dans un coin de la scène, et plusieurs images prouvent que ces bœufs étaient utilisés comme animal de monte, notamment par les femmes. Ils étaient richement parés, portant des selles à pommeau sculpté dont les représentations sont

**Jean-Loïc LE QUELLEC est Préhistorien et anthropologue, directeur de recherches au CNRS (Toulouse).**

Spécialiste de l'art rupestre saharien, il a étendu ses recherches à d'autres zones du continent africain.

De nombreuses publications attestent l'analyse d'un corpus documentaire exceptionnel réuni dans une double perspective de contextualisation (lieu, paysages, histoire...) et de comparaison (mythologies, traditions orales...) lors de multiples missions en Libye, puis au Soudan, en Egypte, en Afrique australe. Il a proposé un panorama de l'art pariétal africain au travers de :

- *Arts Rupestres et mythologies en Afrique*, Flammarion, 2004.
- *Du Sahara au Nil, peintures et gravures d'avant les pharaons*, collection des études égyptologiques du Collège de France (Soleb / Fayard), 2005

fort probablement les plus anciennes images de selles au monde. De même, trois scènes de traite sont connues dans cette région, qui sont plus anciennes que celles de Sumer. Le lait étant mis dans des récipients accrochés en haut de mâts fourchus, pour le mettre à l'abri. La comparaison avec les données recueillies dans les massifs voisins (Akâkûs en Libye, Tassili en Algérie) montre qu'au fur et à mesure de la dégradation du climat, ces pasteurs sont progressivement passés de l'élevage des bovins à celui des ovicaprins, plus résistants à la sécheresse — et du reste toujours présents de nos jours sur place, gardés par les rares nomades actuels à survivre dans cette région.

Or ce sont ces mêmes éleveurs du Néolithique qui ont aussi représenté quelques scènes de chasse, et surtout d'extraordinaires « théranthropes » à l'aspect redoutable, dont plus d'une centaine d'exemplaires sont connus. L'étude de l'ensemble de ces êtres montre qu'il ne peut s'agir de personnages masqués, car ils se livrent à des activités absolument inaccessibles à des hommes ordinaires : certains portent par exemple un rhinocéros sous le bras, et d'autres transportent un aurochs sur les épaules, à la façon du « bon pasteur » avec son mouton. Il s'agit donc d'êtres non-humains, héros ou divinités à la force herculéenne. Or leur tête animale est toujours celle d'un canidé, plus précisément d'un lycaon, animal considéré comme le plus terrible prédateur des savanes africaines. La question qui se pose alors est : pourquoi les seuls images du surnaturel — pour ne pas dire du divin — laissées par cette civilisation apparemment composée de paisibles pasteurs, sont-elles celles d'êtres à tête de canidé sauvage aux prises avec des grands fauves ?

Pour répondre à cette question, il conviendra de rompre l'opposition artificielle « chasseurs *versus* pasteurs », et de voir ce qui, dans l'histoire naturelle des lycaons, peut être pensable en termes humains. Il sera dès lors possible de montrer que le lycaon est, en Afrique, l'espèce idéale pour penser, en clé animale, les rapports sociaux, notamment en ce qui concerne la chasse et le partage de nourriture, tout particulièrement en un temps où ces rapports étaient précisément modifiés par la domestication



